

Les années noires

G.-André Vachon

Volume 7, Number 3, août 1971

Marcel Dugas et son temps

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036491ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036491ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Vachon, G.-A. (1971). Les années noires. *Études françaises*, 7(3), 239–242.
<https://doi.org/10.7202/036491ar>

LES ANNÉES NOIRES

Témoin d'une époque que d'aucuns appellent les années « noires », Marcel Dugas est mort, voici bientôt vingt-cinq ans, laissant derrière lui une œuvre mince : articles de critique, poèmes en prose, improvisations sur des sujets divers — essais, toujours, et dispersés, rarement repris dans l'unité d'un propos central, d'une recherche. Témoin de son temps, Dugas l'aura souvent été par défaut, ou malgré lui. Sa vie active commence vers 1910 et s'achève avec la Seconde Guerre mondiale. Il aura été l'ami ou le correspondant de tous ceux qui, au cours de ces années, tentèrent de faire exister une littérature québécoise : « esthètes » ou « écrivains de la fidélité nationale », les uns cherchant leurs racines hors du pays ancestral, exilés à Paris, à Boston, à Montréal même, tandis que les autres tentent de perpétuer une tradition — mais laquelle ? Le pays réel, ç'avait été jusque-là l'arrière-pays d'une métropole qui s'était accrue, pour ainsi dire, à l'insu de la conscience nationale. Le pays réel, c'était maintenant Montréal. Mais qui donc, parmi ces écrivains, y consentait, consentait même à le voir ? Une certaine image de soi, encore vivace, une génération plus tôt, avait cessé d'exister. Sans le savoir (ou le sachant trop bien ?) ces hommes étaient dans l'obligation de créer. Moment privilégié que celui de la table rase : si quelque chose peut exister, ce

doit être à partir de rien. Mais qui, d'Asselin, de Chopin, de Paul et de Léo-Pol Morin, de Dantin, de Desrochers, de Laberge, de Groulx et de Dugas, prendra le risque de la création ?

Pour le jeune Marcel Dugas, qui rejette violemment la société montréalaise, sinon celle de Saint-Jacques-l'Achigan, Paris seul existe. C'est ce dont témoignent les lettres à sa famille pendant son premier séjour en Europe. Nous en publions ici quelques extraits, grâce à l'aimable autorisation de M^{me} Bérangère Courteau, qui nous a également fourni d'utiles précisions sur l'adolescence et la jeunesse de Marcel Dugas. Rentré au Canada en 1914, Dugas retourne à Paris sitôt la guerre terminée et y séjourne jusqu'en 1940 ; c'est à Ottawa qu'il passe les dernières années de sa vie. Les lettres qu'il reçoit alors, d'une vingtaine d'écrivains québécois, constituent une volumineuse correspondance, maintenant déposée aux archives du collège de l'Assomption, qui nous ont autorisés à en publier quelques-unes.

Le texte de la plupart de ces lettres a été établi et annoté par M. Gaston Pilotte, professeur au collège Montmorency de Laval.

G.-A. V.



Gravure de Edmond-J. Massicotte pour « Nos Canadiens d'autrefois » (Montréal, Granger, 1923).



“Là, l’ancien temps, le vrai, est venu vers nous...” (p. 38)

Gravure de J. Franchère pour «Les Rapailages» de Lionel Groulx (Montréal, Bibliothèque de l’Action française, 1916).